

L'Âme littéraire d'Étienne Beaulieu

Martin Hervé

Numéro 254, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79861ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2015). Compte rendu de [*L'Âme littéraire* d'Étienne Beaulieu]. *Spirale*, (254), 73–75.

Croire à la lettre

Par Martin Hervé

L'ÂME LITTÉRAIRE

d'Étienne Beaulieu

Nota Bene, coll. « La ligne du risque », 212 p.



La modernité résumerait l'existence en une ligne qui, si elle n'est pas droite, se lit et se déchiffre par un faisceau d'événements, de circonstances, de faits identifiés et mesurables. Zigzags et détours ne recèleraient plus aucun mystère. C'est contre cette vision par trop éclairante du temps présent que se dresse Étienne Beaulieu dans son dernier livre, *L'Âme littéraire*. À contre-courant, à rebours, le cofondateur des cahiers littéraires *Contre-jour* a pour habitude de se donner le rôle de voix discordante dans le concert des lettres québécoises. La polémique est pour lui une entreprise salutaire ; sans elle, la société se limite à rejouer *ad nauseam* la comédie généralisée

d'un sens réconfortant et désespérément creux. Dans l'affrontement, les pensées s'aiguisent, se métamorphosent et fondent une alliance invisible cimentée par une recherche de la vérité toujours intranquille mais foncièrement ouverte, que le philosophe tchèque Jan Patočka appelle « *la communauté des ébranlés* » (*La Crise du sens*, Éditions Ousia). Communauté difficile et incertaine de la différence, de celles et ceux qui ne se satisfont pas du sens *donné* en pâture mais bien plutôt d'un sens à exhumer, à reconstruire et à retrouver sans cesse et ensemble.

En Patočka, Beaulieu trouve un complice fasciné comme lui par la notion d'âme héritée de Platon et sa nécessaire réévaluation à l'heure de l'effondrement des systèmes et des idéologies, et de la chasse aux sorcières menée contre toute pensée misant sur l'audace et l'élévation. Pour Beaulieu l'âme est une promesse, un souffle immémorial, et dans la littérature elle vibre plus que jamais. Par son livre, il entend réenchanter le monde et la lettre, leur donner même un « *supplément d'âme* » et, ce faisant, défendre l'art de l'essai face aux études littéraires qu'il juge pontifiantes et jargonneuses. L'essayiste s'apparente pour lui à une anguille miroitante dans les eaux ceinturées de barrages de la critique universitaire. Trop louvoyant et personnel, payant le prix d'une pensée traversière, « *l'essai est une manière de faire coïncider la littérature et la conscience même d'un être qui écrit et s'écrit, qui à vrai dire ne fait pas de différence entre ses idées et son ontogénèse* ». Qui pourtant aujourd'hui assume le péril propre à l'essai, ce « *risque subjectif de la pensée* » comme le définissait

Pierre Vadeboncoeur ? Contre toute attente, *L'Âme littéraire* se présente comme un recueil d'articles et d'études de textes isolés, pour certains déjà publiés dans *Contre-jour*. Le visage de la littérature y sera donc esquissé par petites touches ténues plutôt que peint avec une seule palette de couleurs.

La machine romanesque totalitaire

Beaulieu s'en va-t'en guerre, il ne craint pas de le dire. Son ennemi ? La suprême hégémonie romanesque qui irradierait partout. L'essai se déroulait autour d'une question n'attendant pas de réponse ; le roman, lui, décortique, explique, ratiocine. Le soi s'y expose et expose, bravant toutes les limites, le dehors et le dedans entremêlés et dorénavant indiscernables. Âge romanesque du tout transgressif où l'on ne sait plus vraiment si l'on est devant ou sur la scène du spectacle. Sans limites, la subversion elle-même y devient illusoire, pure mise en scène jouant à vide car ne trouvant plus de barrière à dépasser. Beaulieu avoue chercher à retrouver une « *norme transcendante* » de la littérature et fustige le roman comme succursale du doute généralisé et de la relativité où tout se vaut (quelle valeur pourtant recèle la littérature, a-t-elle un absolu ?). On craint à la lecture de plusieurs passages du livre que Beaulieu ne tombe dans une vision par trop essentialiste de l'art, son appui aux thèses de *L'Enfer du roman* de Richard Millet n'ayant rien pour nous rassurer. Mais il a aussi ses fulgurances lorsqu'il se demande, par exemple, si la quête incessante de la liberté et de l'émancipation, qui avait toute sa raison d'être au XX^e siècle des

grandes idéologies, de la construction du sujet, de l'invasion de la technique, et que le roman a sensiblement défendu durant des décennies, n'aurait pas tout intérêt à laisser la place à un nouveau paradigme plus en accord avec notre temps. « *Répondre* », nous propose-t-il avec élégance : répondre comme mot unificateur, mot souverain, mot-âme comme d'autres sont valises.

Le dossier à charge que monte Beaulieu doit faire vaciller la Tour du Babel romanesque et avec lui ses ergoteurs satisfaits, au premier rang desquels Milan Kundera. L'essayiste répète à plusieurs reprises que sa fronde vise non pas tant le roman lui-même que le discours sur le roman : il n'épargne donc pas l'écrivain et penseur d'origine tchèque et épingle à travers ses écrits le chanfrein d'une théorie totalisante d'un roman accordé à la description de la vie ordinaire et du petit « je » psychologique. On peine à saisir cependant ce que Beaulieu reproche à Kundera, regrettant ici qu'il ne se confronte pas plus frontalement à l'auteur de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. L'imprécision se paie d'indécision et la polémique n'a pas lieu. Spirituelle, même si elle s'avoue rarement comme telle, la pensée de Beaulieu renoue avec l'idéal de la croyance et entend retrouver un élan originel et sacré (« *vital* » préfère-t-il écrire, sans doute pour éviter l'accusation de mysticisme). Et c'est là sûrement la piste la plus prometteuse de son aventure intellectuelle, de contrecarrer les plans de la *doxa* littéraire en y réinsufflant un souffle de vie, un sursaut d'inattendu, de renverser la perspective et par là d'y croire, malgré tout.

Le culte de la prose

Face à l'ogre romanesque, Beaulieu brandit l'emblème de la prose, prose qu'il définit comme le pendant du roman car, au contraire de celui-ci, elle « *longe le réel sans le nier, le reconfigure sans le défigurer, [elle] ne succombe à aucune tentation prophétique, mais regarde calmement, d'un double regard, simultané, le proche et le lointain, leur distance et leur implication réciproque.* » Art subtil et anomal, allergique à toute catégorisation ou mission, la prose selon Beaulieu avancerait de biais, sans toutefois être approximative ou négligente. L'inachèvement serait son ADN, « *être ou ne pas être* » sa conjugaison pour toujours janusienne. Si elle lève le voile sur le réel, c'est pour mieux le faire retomber dans le même mouvement. Elle l'effleure et le fait affleurer, elle rend compte du mystère de la vie plutôt qu'elle ne l'illustre ou le représente. Point de visée psychologique pour le prosateur, mais une ligne de mire : embrasser l'instant suspendu dans les moulures de la lettre et consentir à la disparition. Belle vision, sans doute, mais l'opposition entre prose et roman reconduit des débats bien connus depuis Paul Ricœur et Roland Barthes, autour du récit et de la narrativité, et la brièveté des articles de *L'Âme littéraire* rend difficile le dépassement des anciens clivages.

Fidèle aux vœux de Patočka, Beaulieu abreuve sa réflexion aux sources d'auteurs qu'il estime « *ébranlés* » : Hermann Broch, Rainer Maria Rilke, Virginia Woolf et Peter Handke, Fernando Pessoa et Joseph Joubert. De ce dernier, brillant par son absence d'œuvre (hormis quelques notes, journaux et lettres),

sa fronde vise non pas tant le roman lui-même que le discours sur le roman

au point que Jean-Yves Jouannais l'incorpore dans sa recension forestière des *Artistes sans œuvre*, *I would prefer not to* (Verticales), Beaulieu met à jour l'extrême plasticité d'une écriture décidément liminaire. Joubert figure dans l'histoire littéraire un haut modèle de résistance au *diktat* fictionnel, comme l'atteste l'auréole discrète que tour à tour lui décernèrent Proust et Sainte-Beuve, Perros et Blanchot. Plus loin, le rapprochement de Woolfe et de Handke permet d'éclairer chez eux « *l'expérience de la fatigue* », à savoir « *l'expérience de la révélation de*

la nullité de toute révélation, mais qui redonne le monde soudain neuf et comme nettoyé des lambeaux de rêves et de désirs que nous lui accrochons. » La littérature : reste ou fragment étincelant encore faiblement après la traversée des miroirs aux alouettes du verbe. Posée sur le chemin, elle n'est visible que pour celui qui ne la cherche pas mais consent au monde. Voilà son miracle minuscule, et le secret que nous essayons tous, un peu vainement, de percer. L'âme à laquelle Beaulieu nous invite donc à nous réchauffer brillerait d'un gris lumineux, celui

de « *l'expérience de la pauvreté* » toujours sur le point d'être soufflée. Il cherche ainsi à nous guérir du cynisme ambiant qui est devenu parole officielle dans le royaume des lettres. De cela, soyons-lui reconnaissants. Il met du cœur à l'ouvrage, rue dans les brancards et s'écorche au passage. Mais son œuvre tremble : incomplète, inachevée (en vertu de la prose telle qu'il la définit?), *L'Âme littéraire*, sitôt refermée, laisse une empreinte fugitive à l'esprit et finit par s'absenter. Quand il s'agit de toucher le ciel, certaines ambitions resteront toujours trop hautes. ■

La polémique est pour lui une entreprise salutaire